

## **« SUIS-MOI, JE TE FUIS ; FUIS-MOI, JE TE SUIS » OU L'HOMME ET LA FEMME DANS LE COUPLE**

**Conférence par Audrey de la Grange, Psychothérapeute.**

**Doctorante en Psychanalyse, à l'Université Montpellier 3.**

Nous vivons dans un idéal qui est celui du couple fidèle, uni à la vie à la mort, ayant une sexualité épanouie, partageant toutes les épreuves de la vie avec courage et solidarité, élevant de beaux enfants, sages avec de bons résultats scolaires ... Certes les mœurs évoluent et d'autres schémas s'autorisent à exister. Par exemple, la pression sur les célibataires s'est un peu relâchée, une nouvelle génération de célibataires citadins, en particulier, est apparue massivement et constitue maintenant une véritable catégorie socio - professionnelle. Pour autant, le couple apparaît toujours, dans notre société, comme un objectif à atteindre. Le couple reste LA référence en matière de vie amoureuse et même s'il n'est plus honteux ni tabou de vivre seul, tous les célibataires cherchent un partenaire. Mais une fois le ou la partenaire trouvé(e), ce n'est pas encore gagné ! Ce n'est que le début de nouvelles interrogations, de nouvelles remises en question, voire, de nouveaux conflits. C'est bien là le paradoxe : **comment se fait-il que les couples soient si difficiles à tenir alors que c'est le but pour une majorité d'entre nous ? Pourquoi autant de conflits, de malentendus, surgissent dans nos vies à deux, alors que nous cherchons toutes et tous le bonheur ?**

En fait, le couple apparaît comme un espace de lutte dans lequel chacun cherche à savoir qui il est. Tout seul, je n'ai rien compris à qui j'étais : sans doute qu'en couple, ça ira mieux : l'autre va m'aider à me trouver ! C'est un vrai combat pour l'amour où chacun cherche à se démarquer, tout en formant une harmonie à deux ... Lourde tâche ! Comment parvenir à s'approcher d'un autre pour trouver de l'amour et à prendre de la distance pour affirmer sa différence ? Ce double mouvement perpétuel de rapprochement et d'éloignement est souvent à la base des malentendus dans nos relations avec les autres. Et la façon dont nous intégrons ce double mouvement n'est pas étrangère à ce qui se passera dans notre vie amoureuse. Elle est même déterminante, car comme nous allons le voir, tout se déroule entre ces deux pôles de fusion et de séparation.

Avant d'entamer le vif du sujet, je voudrais donner quelques précisions. J'ai choisi de me pencher sur la relation de couple, dans cette distinction de l'homme et de la femme, dans cette rencontre du masculin et du féminin. Si je ne parle pas ici explicitement du couple homosexuel, les homosexuels trouveront dans cet exposé de quoi nourrir leur réflexion. Bien que je connaisse moins leurs problématiques, j'imagine qu'ils rencontrent probablement le même genre de difficultés que les couples hétéro : il y a toujours du masculin dans le féminin et du féminin dans le masculin. A mon sens, la problématique du couple dépasse l'orientation sexuelle.

En outre, les figures schématiques que nous allons explorer sont issues du triangle déséquilibré de la famille traditionnelle où le père est manquant et où la mère, seule avec ses enfants, tente de compenser l'absence de son conjoint. Bien évidemment, ce schéma diverge pour chacun d'entre nous, et fort heureusement, ce n'est pas non plus la norme. Néanmoins, ce que je présente ici est le cas extrême de l'incompréhension homme-femme.

Enfin, mon propos n'est pas de jeter l'anathème à l'un ou l'autre des acteurs du triangle familial et du couple amoureux. Chacun des personnages est tour à tour victime et bourreau, tous sont solidaires dans une même histoire qui les dépasse.

## **I- A l'origine était une différence : le sexe**

Sans revenir sur toute la théorie psychanalytique de la formation du moi, je vais néanmoins rappeler quelques notions de base. Je commencerai en proposant, dans la lignée de la psychanalyste Christiane Olivier<sup>1</sup>, une relecture de la théorie freudienne de la différence des sexes telle qu'il l'expose dans *Trois essais sur la sexualité*. Nous verrons comment l'empreinte de la mère a été sous-estimée dans les courants de pensées freudiens. Je montrerai ensuite comment l'identité de l'homme et celle de la femme se mettent en place dans la prime enfance.

### **1°) Relire Freud**

A chaque fois que nous disons « Je », c'est un homme ou une femme qui parle. Nous naissons tous et toutes dans un corps masculin ou féminin. Cela ne présage pas de nos orientations sexuelles (les hommes peuvent désirer des hommes et les femmes désirer des

---

<sup>1</sup> Auteure entre autre de *Les enfants de Jocaste*, Paris : Denoël, 1980.

femmes), mais cela marque une différence physique évidente. Qu'en est-il au niveau du psychisme ? La psychanalyse, avec l'Œdipe de Freud, a fondé la distinction homme-femme sur le principe de l'inégalité : l'homme et la femme sont *inégaux*. Aujourd'hui, cette théorie freudienne de l'Œdipe est remise en cause par certains psychanalystes qui voient là un déni de cette réalité pourtant flagrante : si l'homme et la femme sont physiquement *différents*, cela n'implique pas nécessairement qu'ils soient inégaux. Ceci paraît être du verbiage pointilleux, mais il n'en est rien. En effet, quelle différence justement entre « être différents » et « être inégaux » ? Premièrement, on ne compare pas deux choses différentes. Elles sont différentes, point. Cela n'implique pas de jugement de valeur. C'est un simple constat. Ensuite, deux choses différentes peuvent être complémentaires, ce qui n'est pas le cas de deux choses inégales. Être inégal induit au contraire un rapport de supériorité de l'un par rapport à l'autre. Ceci impliquant immédiatement un étalon de valeur, suivi de la question fatidique : qui domine qui ? La réponse de Freud est sans détour : c'est l'homme l'être supérieur, la femme n'ayant qu'à tenter de lui ressembler ... et encore. Il a bâti l'organisation des sexes autour du pivot de l'homme, la femme « n'étant que » son envers. Lorsqu'il dit que « l'hypothèse d'un seul et même appareil génital (sous entendu mâle) est la première des théories sexuelles infantiles »<sup>2</sup>, il biffe d'un coup de crayon la sexualité féminine. Si elle existe, ce n'est qu'en négatif par rapport à celle de l'homme : « On peut émettre la thèse que la sexualité des petites filles a un caractère foncièrement mâle ». Ou encore : « on peut affirmer que la libido est de façon constante et régulière d'essence mâle, qu'elle apparaisse chez l'homme ou chez la femme ». Il est intéressant de voir comment toute la psychanalyse moderne s'est bâtie sur de telles aberrations. Les conséquences sur le couple vont s'en faire largement ressentir, comme nous allons le voir par la suite.

Mais poursuivons notre réflexion. La femme n'existerait donc que dans cette envie de pénis et dans son renoncement au clitoris ... Pour ma part, je rencontre peu de femmes « jalouses » du sexe de leur conjoint<sup>3</sup>, ni même le *convoitant*, ou se sentant *en manque de, dans l'absence de, à défaut de* ... Tout ceci nous paraît bien loin de notre réalité. Pourquoi les femmes ne se définiraient-elles qu'en négatif ? Les femmes que j'ai rencontrées sur le divan ou dans mon entourage sont plutôt de celles qui décrivent le sexe masculin sans aucune envie (voire avec dégoût pour certaines, « avoir un machin comme ça ?? »), bien plutôt comme un « outil » de leur propre jouissance, comme un outil venant les remplir et pourquoi pas leur

---

<sup>2</sup> Freud, *Trois essais sur la sexualité*, Paris : Gallimard.

<sup>3</sup> Freud, *La vie sexuelle*, Paris : PUF : « Même lorsque l'envie de pénis a renoncé à son objet particulier, elle persiste dans ce trait de caractère : jalousie, avec un léger déplacement ».

donner leur substance de vie. Finalement, l'envie d'avoir ce qu'on n'a pas n'est pas plus du côté de la femme que du côté de l'homme<sup>4</sup>. Les femmes ont peut-être intérêt à se montrer telles *qu'elles sont* et non telles que les hommes *les veulent*. On évitera sans doute bien des écueils. Mais pourquoi les femmes cherchent-elles à plaire absolument, alors que pour les hommes ça semble si simple ? Pour répondre à cette question, voyons maintenant comment, du côté de l'homme puis du côté de la femme, se structure l'identité sexuelle de chacun. Car c'est de là que découleront plus tard toutes les difficultés à construire un couple épanoui et heureux.

## 2°) Du côté de l'homme.

Au départ, les premiers mois de dépendance et de symbiose mère-enfant ne posent pas vraiment de problème, que ce soit du versant de la petite fille ou du versant du petit garçon. Néanmoins, à la période d'affirmation de soi (période anale), le petit garçon va tenter de se défendre du fantasme maternel de complétude pour acquérir son indépendance que la mère elle-même ne souhaite qu'à moitié ... La femme a du mal à renoncer au seul mâle qu'elle ait jamais eu avec elle : son père lui ayant fait défaut, et son mari ne répondant pas à sa demande, il lui reste son fils.

Le petit garçon doit donc surmonter cette difficulté qui n'est pas décrite par Freud : il doit sortir de l'Œdipe *contre* sa mère qui le maintiendrait volontiers près d'elle et qui redoute inconsciemment le moment où il la quittera. C'est là que commence la plus longue et la plus subtile des guerres contre le désir féminin, c'est là que le garçon entre dans la guerre oedipienne des sexes. Avec sa mère.

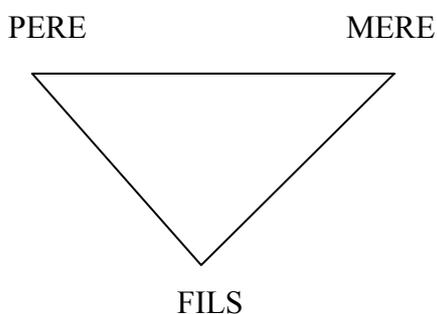
On voit bien souvent le garçon rester le « petit » à côté de sa mère par rapport à la fillette du même âge, qui fait plus mûre. Et cela perdure longtemps : il suffit pour cela d'observer la différence de maturité entre les jeunes garçons et les jeunes filles dans les établissements du secondaire. Les filles sont toujours plus mûres que les garçons, et elles le leur reprochent suffisamment ! Le garçon a du mal à grandir, tout enchaîné qu'il est à l'amour maternel. Il traverse un moment déterminant dont il gardera à jamais le souvenir sous la forme d'une terreur de la domination féminine.

Bien souvent, ce n'est pas *l'obligation* de se séparer de la mère sous la menace de la castration paternelle qui prend place dans la famille, mais son contraire : *l'interdiction* de se

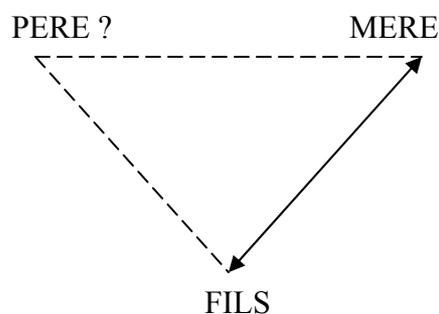
---

<sup>4</sup> Combien de fois n'ai-je entendu d'hommes se demandant comment c'est de porter un enfant ? Et ces seins, ces fesses, ces hanches, ... Le corps féminin est si mystérieux !

séparer de la figure maternelle. Le triangle œdipien ne fait pas le poids face aux résistances de la mère. C'est à elle d'accepter de barrer son désir vers l'enfant et de laisser la place au père (voir schéma).



**Triangle œdipien**



**Duel symbiotique mère-fils**

Tel est donc le « piège » de la mère. Ce piège dans lequel l'homme, plus tard, se sentira à nouveau pris par cette femme qui n'a de cesse de lui demander si il l'aime. Ce piège, c'est ce qu'il vit comme une prison et qui déclenchera chez lui une panique devant une symbiose avec toute autre femme. *Voici donc le principal moteur de l'homme en couple : ne pas se laisser emprisonner de nouveau.* Dorénavant, il fera tout pour garder une distance vitale entre elle et lui. Il tentera par exemple de la maintenir dans des sphères très précises, uniquement prévues pour elle : famille, maison, éducation ... et dans lesquels il se gardera bien de rentrer – bien que cela change ! Même dans sa sexualité, il pourra avoir tendance à raccourcir les préliminaires, et plus généralement tous les gestes et tous les mots qui lui rappelleront de près ou de loin la tendresse symbiotique avec la mère.

Notons que le piège est aussi à l'égard de la mère qui se laisse prendre par l'archétype maternel et en oublie la femme en elle. Lorsque la femme a conscience de ce qui se produit, alors, on peut parier sur le fait que le duel entre la mère et la femme en elle va être âpre. Parfois la femme n'a pas conscience de ce qui se joue, et elle se laisse happer par cette promesse de plénitude que lui offre la maternité.

Finalement, même sans tomber dans l'excès décrit ici, la sortie de l'Œdipe est toujours périlleuse pour l'homme et laisse des traces définitives sur son comportement d'adulte vis-à-vis des femmes : il restera définitivement méfiant. C'est à cette période du développement que l'on rencontre le plus de garçons dans les cabinets de psychothérapie. Les petites filles, nous

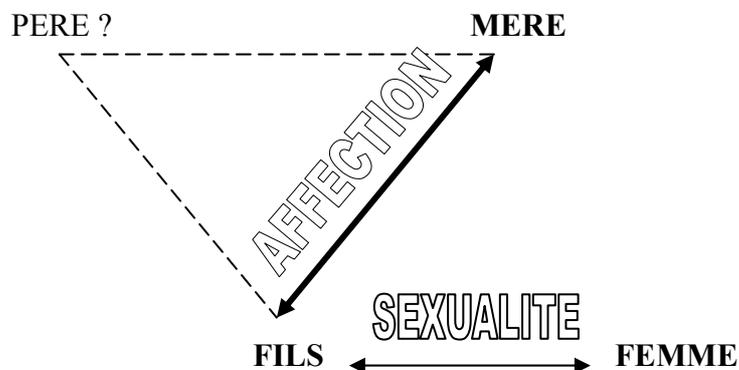
les verrons plus tard. Le combat avec la mère est difficile pour le petit garçon ; il peut faire de lui un enfant amorphe, ou au contraire un enfant agressif :

- le petit garçon complètement éteint est celui qui a tellement voulu résister à la mère qu'il en a oublié d'exister pour lui-même : il est mort à tout désir. Il s'exprime peu, est extrêmement discret, invisible. Pour apprendre à se défaire d'Elle et de son désir permanent, il s'est défait de tout désir de vie.
- Le petit garçon agressif l'est d'abord avec sa mère, et c'est par extension qu'il l'est avec les autres. Partout où il passe, il sème la terreur, tient tête aux adultes, se bagarre avec les autres, et entend bien montrer qu'il est le plus fort. Plus fort qu'Elle, bien sûr. C'est sur sa mère qu'il veut gagner, sur son contrôle. S'il est instable, c'est qu'il cherche par son agitation permanente à lui échapper à tout instant.

Et le père dans tout ça ? Trop souvent le père se garde bien d'intervenir dans ce conflit, se souvenant lui-même de cette toute puissance maternelle. Il craint aussi que sa femme ne déborde sur son territoire s'il lui ôtait de son pouvoir sur les enfants. L'absence du père (désirée ou subie) resserre le face à face de la mère et de son fils et c'est dans ce face à face que s'installeront tous les travers évoqués ici. On a connu des périodes où les hommes étaient indirectement présents autour des enfants : les oncles, les grands pères faisaient partie de la famille élargie et pouvaient faire une brèche dans le duo mère-fils. Ensuite, l'avènement de la famille nucléaire et la disparition des pères (au travail, à la guerre, ou entraîné de bricoler !) a laissé la mère seule avec son fils qui comble toutes ses attentes d'autrefois. Le fils est alors le vengeur de sa mère vis-à-vis de tous ces hommes qui n'ont pas été présents et aimants comme elle l'aurait voulu. L'enfant, lui, est là et bien là !

Pourtant, la présence du père (ou d'un homme faisant figure de père) auprès du petit garçon est vitale pour lui : il a besoin de trouver une personne du même sexe que lui pour le tirer du côté du masculin. Pour les femmes, il est parfois difficile d'imaginer ce que représente d'avoir été choyé toute son enfance par quelqu'un du sexe opposé, et ensuite d'avoir à nouer une relation amoureuse avec une personne de ce même sexe. Les femmes peuvent faire ce petit exercice de s'imaginer nourrie, blottie, baignée dans l'odeur du père pendant les premiers mois de vie. Réfléchissez maintenant comment entrer en relation amoureuse et sexuelle avec une personne du même sexe que celle qui vous a donné la vie ... De quoi aurait-on besoin pour nous aider à sortir de cette fusion affective au père ? On aurait besoin de la présence d'une autre femme pour aller vers le féminin, avant de pouvoir s'engager avec un autre homme.

Voilà donc ce qui se passe du côté de l'homme. Sa naissance faite de tendresse aux mains d'une femme se transforme en guerre interminable avec toutes les autres femmes. Il en sort marqué de méfiance, de silence, d'incompréhension, et finalement de tous les maux que leur reprochent leurs femmes ! Mais cette longue guerre n'est que la manifestation d'une tentative pour se défaire de la personne qu'il a le plus aimée et dont il a été le plus aimé : autant dire que ce n'est pas une mince affaire ! On comprend mieux pourquoi les hommes distinguent aisément (pour la plupart) sexualité et sentiments. Dans le lien très fort à la mère (qui peut prendre une forme d'inceste affectif), il n'y a pas d'acte sexuel, mais il y a quand même interdiction d'appartenir à une autre femme sur le plan amoureux (voir schéma).



Inconsciemment, l'affection appartient au domaine maternel, alors que la sexualité appartient au registre des rencontres amoureuses. La synthèse des deux n'est pas toujours facile à réaliser. Pour cela, il doit déjà s'être « défait » de sa mère, afin que l'affection puisse également rentrer dans le registre amoureux. Mais quel homme peut se dire défait de sa mère ? Bien sûr, il l'a quittée, mais jusqu'où ? A quel âge ? En faveur de qui ? Il reste l'unique aux yeux de sa mère, même dans une fratrie de garçons, même si cela n'est pas dit, et même si la mère est digne et le fils courageux. Comme le dit avec pertinence C. Olivier : « Les femmes n'épousent jamais que les fils d'une autre femme ! »

### **3°) Du côté de la femme.**

Qu'en est-il donc de la petite fille pendant que le petit garçon essaie désespérément de se libérer de l'attachement de sa mère ? Face à quoi la petite fille a à se défendre ? Certes, la même mère ne l'attache nullement comme elle a attaché son fils, simplement parce qu'elle n'a

pas de désir vis-à-vis de sa fille qui, de fait, a le même sexe qu'elle. Pour autant, son parcours n'en est pas moins dénué de difficultés : si le problème du garçon est de se défaire d'un objet « trop adéquat », le drame de la fille est justement de ne pas arriver à trouver sur sa route l'objet adéquat. Si le garçon débute sa vie par la fusion-complémentarité, la fille, elle, inaugure sa vie par le clivage corps-esprit : certes elle est aimée comme enfant, mais non désirée comme corps de fille. Elle n'est pas un objet « satisfaisant » pour sa mère sur le plan sexuel. Elle ne pourrait l'être que pour son père. Son père est le seul qui peut voir en elle la complémentarité des sexes et donc la promesse d'une jouissance possible, mais il le voit après la mère. Le premier regard posé sur l'enfant est celui de la mère. Objet non-œdipien pour sa mère, la fille va se ressentir « insatisfaisante ». C'est la première conséquence du non-désir de sa mère pour elle : la fille, puis la femme, n'est jamais satisfaite de ce qu'elle *a*, ni même de ce qu'elle *est*. Par exemple, elle vise toujours un autre corps que le sien, passant son temps à inspecter dans les moindres détails sa peau, ses fesses, ses seins, et j'en passe. Aucune femme n'est totalement satisfaite de son corps. Alors que pour les hommes, la question ne se pose pas ! La première chose qui n'allait pas chez la petite fille est bien de l'ordre de sa corporéité : c'est son sexe qui n'était pas adéquat. Le corps de la petite fille n'est pas désirable pour la mère. Elle pourra donc être mignonne, adorable, sage, tout ce que vous voudrez, sauf sexuée et colorée de désir, aux yeux de la mère.

Pourtant, elle observe cette mère, et elle la voit désirable aux yeux de son père. Comprendant la dialectique qui lui est imposée et devinant que seule la femme adulte est reconnue sexuée, elle va jouer à la femme : rouge à lèvres, talons, grandes robes ... tous les artifices sont bons pour jouer à être une autre (mécanisme que l'on retrouve après chez la femme adulte qui continue de jouer à être une autre femme par les mêmes artifices). On n'a pas appris à la petite fille d'être une vraie petite fille, on ne lui a appris qu'à être une fausse petite femme. Voilà l'origine du déplacement permanent de la femme par rapport à ce qu'elle est réellement. Son sexe ne suffit pas à la définir comme femme, comme si la femme n'était pas femme de nature, comme si son sexe n'était pas signifiant de sa féminité. Il faut toujours en rajouter. N'est-ce pas aussi ce que ses hommes lui reprochent ? « Arrête d'en rajouter ! » peut-on entendre ça et là. Mais la petite fille n'a appris à exister que dans cette accumulation de preuves de sa féminité, preuves qui n'ont souvent rien à voir avec le sexe. Ainsi, « le garçon est désiré pour lui-même ( ... ). La fille est désirée – si elle l'est – selon une échelle de valeurs : les filles sont plus affectueuses ( ... ), elles sont plus reconnaissantes ( ... ), elles sont

mignonnes et coquettes ( ... ), elles aident aux tâches domestiques ( ... ) »<sup>5</sup>. La petite fille est reconnue « fille » pour mille raisons qui ne tiennent pas compte de son sexe réel, alors que le garçon est accepté comme garçon uniquement par son sexe.

Douloureux dilemme, donc que celui auquel est confronté la femme : l'identification (à un ou une autre) prend le pas sur l'identité (l'être soi), et le faire-semblant prend la place de l'authentique. L'identité est mise en difficulté par l'absence de désir venant d'un autre sexe, quant à l'identification, elle est mise en péril par la difficulté de percevoir son corps comme semblable à celui de la mère. Tels sont les écueils que rencontre la petite fille sur sa route de la féminité – et donc sur celle de ses amours ultérieurs. *La petite fille débute sa vie dans un vide d'identité.*

Son drame, c'est que son corps ne ressemble à aucun des corps qu'elle peut voir autour d'elle : le père a les attributs de sa virilité qu'elle n'aura jamais et la mère ceux de la féminité qu'elle n'a pas encore. Par rapport à sa mère, la fillette se voit plate, sans forme, sans poils, sans sexe. Seulement fendue. Elle est « pas tout à fait ». « Pas toute », comme dirait Lacan. Elle est « comme ». Pourtant, elle a bien quelque chose d'identique avec sa mère, quelque chose dont on lui parle peu, sinon jamais et qu'elle ne peut pas voir directement : son clitoris. Au lieu de lui parler de ce qu'elle a, on préfère évoquer ce qu'elle n'a pas encore : les règles, la grossesse, la poitrine ... Rien de tel pour la confirmer dans l'idée qu'elle n'est pas toute par rapport à cette mère qui elle, non seulement *est* toute (psychiquement), mais de surcroît *a* tout (physiquement). Si, comme Freud l'a montré, la fillette développe envie et jalousie, ce n'est pas du tout du côté de l'homme, mais bien plutôt du côté de la femme, incarnée par cette femme-mère.

La relation à la mère va donc être teintée d'ambivalence. C'est ce que Lacan nomme « l'hainamoration », un mélange de haine et d'amour. L'amour à la mère reste très fort (ma mère m'a donné toute l'attention dont j'avais besoin), mais la haine-jalousie est aussi présente (elle me donne trop d'attention, s'occupe toujours de mes affaires ... ). Encore une fois, le père peut calmer cette ambivalence par sa présence auprès de la petite fille : lui seul peut la différencier clairement de sa mère. Son absence ne fera qu'aggraver cette sensation de vide chez la fillette. Elle va penser qu'elle ne mérite pas l'attention de son père, qu'elle n'est *pas assez* (belle, intelligente, gentille, ... ) ou *trop*. Pas assez ou trop quoi ? C'est ce qu'elle cherchera toute sa vie. Si l'attention juste du père n'existe pas, elle va rester dans le doute de

---

<sup>5</sup> Elena Gianini Belotti, *Du côté des petites filles*, Paris : Ed. des femmes.

son identité. Et tout en se dépréciant, elle va idéaliser l'homme et se forger l'image d'un Prince Charmant. Lorsque le père est absent, l'aspect mythique de ce fantasme n'est jamais humanisé. La libido finit par se diluer en rêveries romantiques au lieu d'être canalisée dans un amour réel et possible. La quête de l'homme parfait mène toute sa vie.

Quels processus de défense la petite fille va-t-elle mettre en place ? Plusieurs schémas sont possibles. Désespérée de n'avoir ni sexe (clitoris non reconnu), ni objet sexuel (père absent), elle peut procéder non pas au refoulement de sa sexualité, comme le proposait Freud, mais à son déplacement : s'il n'y a pas de sexuel dans le sexe, il y en aura partout ailleurs. Elle va alors se servir de son *extérieur* pour signifier son sexe *intérieur*, elle va passer son temps à fournir des preuves extérieures de sa féminité, sans trop distinguer ce qui d'elle est sexuel et ce qui ne l'est pas. Ce type de femme va donc sexualiser tout ce qui peut être vu par l'autre, et c'est ce qui va lui donner ce qualificatif *d'hystérique*. Quand l'homme a reçu immédiatement ce regard désirant de la part de sa mère, la femme, elle, va chercher continuellement ce regard qu'elle n'a pas eu au début de sa vie, ni de la mère, ni du père. Elle va faire appel en permanence au regard de l'autre pour répondre de son identité sexuelle. L'absence de ce regard de l'origine laisse en elle la trace du doute identificatoire, toujours à combler, toujours à réparer. Voici donc la femme hystérique qui fonde son existence sur le précepte : « je plais, donc je suis ».

Elle peut également devenir l'éternelle adolescente, la petite fille chérie que l'on voit au bras d'un homme plus âgé, ou encore la petite fille fragile, toujours en demande d'être sauvée. Inversement, la femme sans père peut développer un profil masculin, et telle l'amazone, conquérir l'autre sur son terrain. Elle va se prouver et prouver aux autres qu'elle a de la valeur, qu'elle existe, mais pas sur ses propres terres. Se sont des femmes de devoir et elles ont souvent d'importantes responsabilités professionnelles.

Finalement, de cet Œdipe long et périlleux, nous sortons tous marqués par la Mère et rêvant du Père. Chez l'homme, cela prend la forme d'un certain ressentiment contre la femme. Chez la femme, cela prend l'allure d'une course effrénée au désir masculin, course qui la rendra esclave de la loi de l'homme et méfiante vis-à-vis des autres femmes. Voici comment se dessine le cercle infernal de la non-rencontre entre l'homme et la femme. On le voit bien, l'histoire d'amour entre eux part mal !

## II- L'impossible rencontre

En l'absence de père, le moment de la rencontre est marqué par l'échec de chacun des protagonistes avec la mère : le garçon n'a pas pu accéder au corps de celle qu'il aimait, la fille n'a pas pu être désirée de celle qu'elle affectionnait. Et ce qui a manqué à chacun paraît pouvoir être réparé dans le « je t'aime » du couple adulte.

Il est d'ailleurs courant d'observer que les individus choisissent des partenaires qui ressemblent à leur père ou à leur mère. Non pas physiquement, mais dans les traits de caractère, dans les attitudes, dans ce qu'ils dégagent. Comme si c'était moins risqué de se retrouver avec une figure connue. Or lorsque les relations entre parents et enfants ne sont pas nettement dénouées, les drames anciens viennent se rejouer dans les relations affectives. Et ce sont ces conditionnements qui peuvent rendre le couple impossible.

Depuis le stade du Miroir où nous avons émergé de la symbiose avec la mère et découvert l'individualité de notre être, chacun de nous attendait cet autre moment qui annulerait cette séparation alors découverte, et rétablirait l'unité première. C'est la quête inconsciente de toute une vie : celle de la Chose (*das Ding*) qui comblerait toutes nos failles, nous remplirait totalement et annulerait tous nos doutes. L'amour serait cette expérience qui permettrait de repasser le miroir à l'envers et de retrouver ce doux mythe de l'unité. On entend souvent des adolescents (ou des adultes !) dire qu'ils recherchent « leur moitié », cet autre qu'ils reconnaîtront à coup sûr, et avec lequel ils ne feront qu'un, comme on n'a fait qu'un, un jour, avec notre mère, *in utero*. Le couple, c'est le fantasme des retrouvailles avec une mère encore jamais rencontrée : non étouffante pour l'homme et désirante pour la femme.

Cette perspective nous ferait oublier que ce doux rêve est marqué par un principe clef en psychanalyse : le *principe de répétition*. On ne transforme pas une empreinte originelle aussi facilement. Toutes les relations ultérieures sont marquées par cette première relation à la mère, par ce premier regard posé sur soi. Du coup, lors d'une rencontre amoureuse, l'homme et la femme vont revivre des affects bien connus par eux : cette personne aimée n'est pas tout à fait la même, ni tout à fait une autre que la mère. Elle n'est pas la mère que l'on a connue, mais elle a à voir avec elle. Nous ne passerons jamais le miroir à l'envers sans traîner avec nous toute notre histoire œdipienne et pré-œdipienne à la Mère.

Si, sous l'effet du *principe de plaisir*, tout ce qu'il y a eu de nocif pour chacun disparaît au début de l'histoire d'amour, ce n'est que pour mieux reparaître sous les traits de

l'élus : celui-ci devient, sous l'effet du principe de répétition évoqué plus haut, le lieu de réminiscences infantiles. Réminiscences, rappelons-le, qui n'ont pas grand-chose à voir avec le réel, mais beaucoup avec le fantasme originel, et qui sont à l'origine de toutes les projections faites sur l'autre. Ainsi, l'autre n'est pas choisi pour ce qu'il est, mais bien pour ce qu'on va pouvoir en faire. Autrement dit, l'être amoureux ne voit jamais l'autre comme un individu entier et autonome, il le voit comme *il a besoin* qu'il soit. Il le façonne inconsciemment comme l'objet capable de réparer la faille originelle ...

Voici la base de toutes les difficultés de la vie à deux : les comportements autrefois destinés à une autre viennent prendre place, avec persistance et par voie du transfert amoureux, au sein du couple. Le handicap de départ, pour tous, est que l'amour adulte est toujours second par rapport à la relation d'objet qui nous a uni à notre mère. Ainsi donc, la crainte d'être à nouveau enfermé, pour l'homme, et la peur de ne pas être suffisamment aimée-désirée, pour la femme, seront les deux constantes présentes dans l'amour. Quel homme n'a pas secrètement peur de perdre sa liberté ? Quelle femme n'a pas demandé des preuves d'amour ? Telle est la dialectique de la vie amoureuse.

### **1°) L'homme dans le couple : « Mais qu'est-ce que tu veux que je te dise ? »**

On l'a appris avec Freud : tout petit garçon rêve d'épouser sa mère : « Quand je serai grand, je me marierai avec toi ! » Mais il y a un sérieux concurrent : le père (même si parfois elle préférerait le fils). D'ailleurs, plus tard, l'homme tentera coûte que coûte d'écarter les prétendants, sa femme ne doit être qu'à lui, vierge, si possible. Façon pour lui de se venger de ce premier rapt affectif du père. Rapt affectif qui s'est souvent transposé sur son incapacité à dire les choses. Ayant été tenu de taire ses sentiments, il semble avoir perdu toute possibilité d'exprimer ses sentiments amoureux. Le problème avec sa femme est justement qu'elle attend de lui des paroles, et encore des paroles. Il aurait plutôt tendance à remplacer les mots d'amour par l'acte d'amour, ce qui n'a de cesse de la ramener à son statut d'objet désirable alors qu'elle ne rêve qu'à une chose, c'est d'être un sujet désiré ...

Comment d'ailleurs pourrait-il lui dire des choses, lui qui doit tenir une distance vitale à avec elle ? Le risque est trop grand. De toute façon, il ne sait pas comment faire. Il n'a appris qu'à se défendre d'elle. Il ne peut plus faire de cadeau à une femme sans se rappeler la jouissance que la mère a tiré de lui. C'est au nom de la Mère que les belles-filles seront privées de mots. Du reste, c'est bien connu, les hommes sont autant secrets avec les unes qu'avec les autres. Ils sont souvent incapables de s'interposer en cas de conflit mère-belle

fille, leur choix n'étant jamais très clair. Entre leur mère et leur femme, ils ne savent plus à quel SEIN se vouer ! Fils-objets de la mère, incapables de se désengager d'elle, bien qu'elle ne fasse plus partie de sa vie, il se « venge » sur la femme, présente au quotidien. Quitte à se tromper de cible.

## 2°) La femme dans le couple : « Tu m'aimes ? »

La femme sort d'une relation blanche à la mère, et elle souhaite un amour des plus colorés. Elle a quitté une mère non désirante, elle a grandi dans le faire-semblant. Elle attend maintenant de cet homme une parole réunifiante. Elle cherche, à travers l'amour, à réunir les deux positions qu'elle a connues successivement au cours de sa vie : « sujet estimable » (la fillette était gentille et sage) et « objet désirable » (l'adolescente avec ses formes naissantes éveillait le désir autour d'elle). Réunir ces deux facettes lui permettrait de se sentir enfin *une personne*. Sa relation avec un homme va lui donner la possibilité d'être enfin objet satisfaisant pour quelqu'un – croit-elle.

*La femme insatisfaite.* On a vu dans le développement précédent sur l'Œdipe<sup>6</sup> que le garçon, naissant dans l'Œdipe, a connu d'emblée cette situation, et en sort de façon assez nette. Du côté de la fille, elle cherche en permanence à y entrer et n'en sort jamais vraiment. Ce sera le drame de sa vie d'y arriver plus ou moins : elle va se maintenir dans une perpétuelle insatisfaction. Le fameux « je t'aime » de l'homme choisi ne suffira pas toujours à la rendre « toute ». Elle a du mal à entendre les mots de l'homme et à y croire. Prisonnière d'un fonctionnement profondément ancré, elle passe souvent à côté de sa chance. Son mécanisme originel lui a appris à se comparer à cette autre femme, elle se compare aujourd'hui à ses rivales, les autres femmes, qui elles, semblent être « toutes ». Alors, même si son partenaire le lui dit, elle a bien du mal à se vivre « bon objet ». Elle répète inlassablement les mêmes questions : « m'aimes tu vraiment ? » « M'aimes-tu toute ? » « Tu m'aimes avec tous ces défauts ? » Enfermée dans son besoin d'être rassurée sur ce qu'elle est.

Finalement, les réponses du conjoint importent peu, car elles arrivent trop tard. Le temps où ces mots auraient pu la structurer est révolu, il y a *forclusion*. Malgré son désir de naître d'une parole désirante, la femme ne peut y arriver que temporairement, au grand étonnement de l'homme. Dans le meilleur des cas, il finira par râler : « Mais oui, je t'aime ! », avant de prendre ses jambes à son cou. Dans le pire des cas, il ne pourra rien lui dire. Car, on

---

<sup>6</sup> Exposé du 17 janvier 2007.

l'a bien compris, ce qui est rassurant pour elle est angoissant pour lui ... Joli résultat du phénomène de répétition des deux membres du couple ! Qui n'a pas rencontré dans des couples d'amis monsieur, enfermé dans une tour de silence et madame, pipelette invétérée, perdue dans un soliloque désespéré ?! Elle paraît dévorer le vide, mais le piège d'amour se referme sur rien, car il est parti, à la pêche, dans le jardin, n'importe où ... peut-être même chez une maîtresse qui, tant qu'elle n'est pas attachée à lui ne représente aucun danger.

C'est ainsi que la femme finit par se rabattre sur ses enfants (pour les dévorer), développera une maladie pour être écoutée du médecin, ou tombera dans la dépression pour être écoutée du psy. Il faut bien que sa parole aille quelque part, quitte à payer cher. Voici l'acmé de la crise dans le couple, ce moment où chacun a laissé tomber ses illusions sur l'amour et s'aperçoit que l'autre n'apporte pas les réponses espérées.

### **Conclusion : Quelles perspectives ?**

On comprend mieux pourquoi il faut une telle énergie pour maintenir le cap dans son couple. Lutter consciemment contre son inconscient demande une sacrée persévérance et un bon accompagnement. Ceux qui s'en sortent le mieux on souvent fait une psychanalyse ou un travail thérapeutique : c'est en faisant passer un maximum d'inconscient dans le conscient que les forces peuvent s'inverser.

Mais comment sortir de cette dialectique infernale du « Suis-moi, je te fuis ; Fuis-moi, je te suis » ? En reconnaissant par exemple que la symbiose dans le couple est aussi dangereuse que celle vécue avec la mère. La force est du côté de ceux qui, reconnaissant le fantasme de l'autre, ne les prennent pas pour réalité. De ceux encore qui, prenant un certain recul sur la partie qui se joue, ont la possibilité de jouer le jeu sans tomber dans le panneau ! *« L'amour est tout l'art du compromis entre le fantasme et la réalité de chacun des membres du couple »*. Madame peut se montrer douce sans pour autant être masochiste. Quant à monsieur, il peut s'occuper tendrement de sa femme sans devenir son esclave. Sans doute peut-il y avoir des retours régressifs vers la tentation de refaire symbiose avec l'autre : le chemin de l'amour n'est pas linéaire, il est au contraire parsemé d'obstacles. Pour autant, le but est d'abord d'accepter la différence, ensuite de trouver la bonne distance avec l'autre, et enfin de maintenir cette distance : ni trop loin, ni trop près !

Former un couple, c'est avant tout être conscient que l'amour ne peut pas nous sauver de nous-mêmes. Notre partenaire ne peut pas prendre en charge nos failles, nos doutes, nos

illusions. Si la passion amoureuse est fondée sur le mythe des retrouvailles originelles, l'histoire d'amour est quant à elle une relation de deux consciences qui peuvent collaborer et s'entraider. S'unir par amour est une chose, rester par amour relève du défi !

Il me paraît essentiel que pour vivre en couple, il faut avant tout savoir vivre sans le couple. Pour vivre à deux, il faut avant tout savoir qui l'on est, et non pas attendre de l'autre qu'il nous le dise. Le couple est l'addition non pas de deux moitiés bancales, mais bien de deux entités conscientes de leurs failles et décidées à évoluer ensemble. Le couple doit être le lieu d'évolution de chacun des membres : les frictions, les tentatives de compréhensions, les négociations, tous les mouvements du couple doivent permettre, *in fine*, d'émerger à soi-même et non pas de se perdre dans l'autre. « Si je parviens à rester moi-même en présence d'un autre sans me fondre totalement en lui, si je parviens à me reconnaître complètement dans une autre personne sans perdre le sens de ce que je suis, alors le paradoxe est résolu. Je saurai comment être à la fois un et deux, au lieu de tout l'un ou tout l'autre »<sup>7</sup>.

Enfin, au niveau de la société, on s'aperçoit que la répartition des rôles évolue fortement dans ce début du XXI<sup>e</sup> siècle. La femme veut être mère, mais sans se cantonner au seul rôle de mère. Elle veut vivre *avec* ses enfants, mais pas *à travers* eux. La maternité est une fonction parmi d'autres, et non plus un but en soi. Du côté du père, on remarque également une franche évolution : les pères d'aujourd'hui demandent à avoir une place dans l'éducation des enfants, et même pas seulement dans l'éducation : dans le soin, le change, l'affection, la parole ... dans tout ce qui, jusqu'à présent, était du strict domaine féminin. Cela annonce-t-il une réconciliation d'avec sa mère ? Nous manquons de recul pour en tirer de telles conclusions, mais il est intéressant de se poser la question. En tout cas, ce qui est sûr, c'est que les rôles, qui étaient jusqu'à présent clairement définis, éclatent dans une crise sans précédent. Alors, oui, on peut déplorer le nombre croissant de divorces et se lamenter sur le fait que les nouveaux couples lâchent au premier écueil. Mais il y a aussi une autre façon de voir les choses : nous vivons une période où il n'y a plus de *modèle* de schéma familial. Le patriarcat est complètement caduque, mais par quoi allons-nous le remplacer ? De nouveaux rôles sont à inventer. Et ce n'est pas sans risque. Si chacun est prêt à revendiquer son autonomie en conscience, alors le nouvel enjeu de l'intimité du couple ne se posera plus en termes de sacrifice, mais en termes d'union complémentaire de deux individus conscients.

---

<sup>7</sup> Guy Corneau, *N'y a-t-il pas d'amour heureux ?*